

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 31 (2001)
Heft: 10

Artikel: Georges Brassens, vingt ans après!
Autor: Probst, Jean-Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828472>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

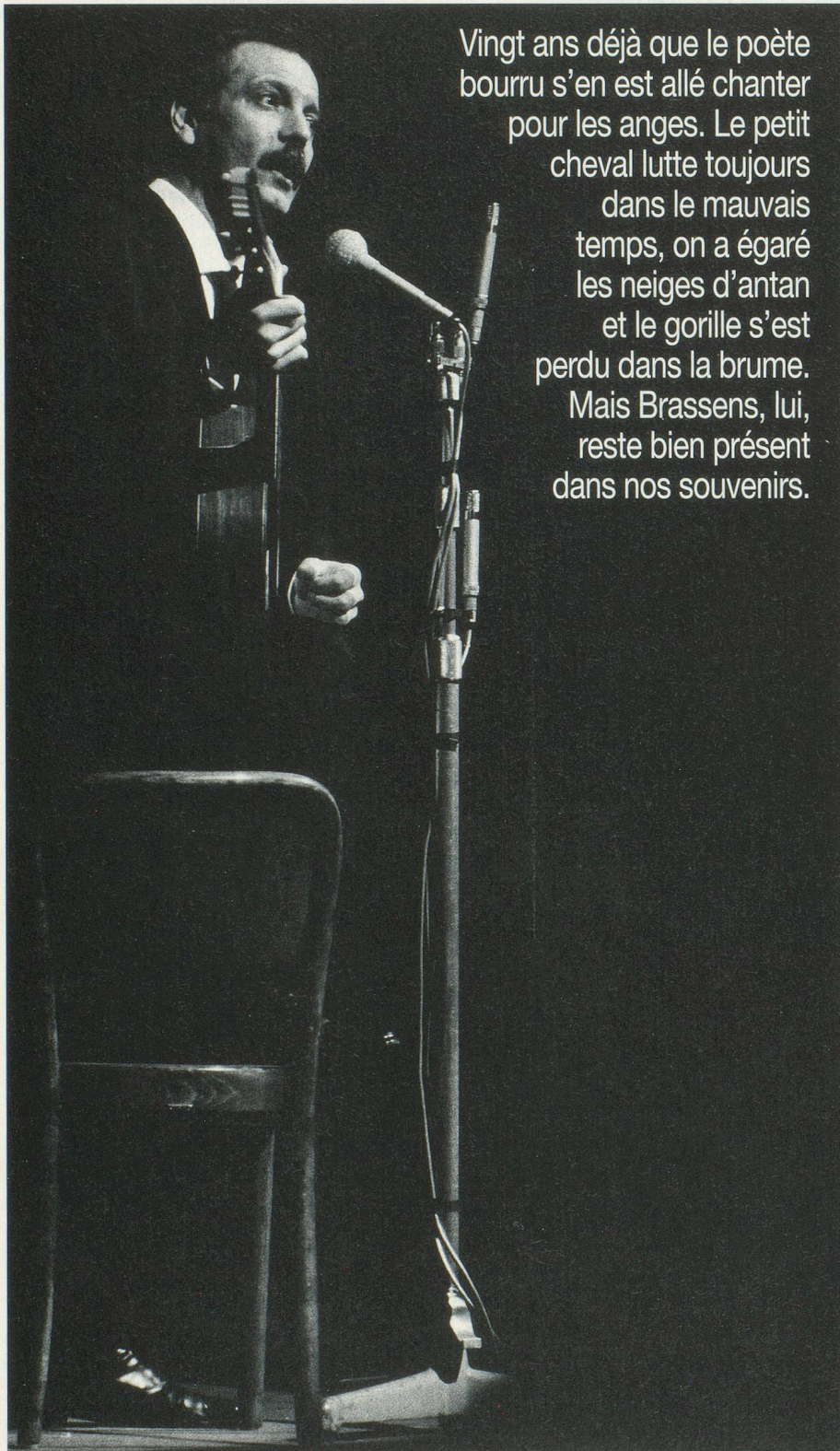
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Georges Brassens, vingt



Vingt ans déjà que le poète
bourru s'en est allé chanter
pour les anges. Le petit
cheval lutte toujours
dans le mauvais
temps, on a égaré
les neiges d'antan
et le gorille s'est
perdu dans la brume.
Mais Brassens, lui,
reste bien présent
dans nos souvenirs.

Dans les coulisses de Bobino, Georges Brassens tirait nonchalamment sur sa pipe en échangeant quelques gaudrioles avec son secrétaire Gibraltar et son bassiste Nicolas. Dans cette atmosphère enfumée, où la brave Margot aurait toussé à gorge déployée (la coquine), quelques accords montaient au plafond. Dans la salle, le public patientait dans un silence quasi religieux. La cérémonie pouvait commencer.

En ce temps-là, il n'y avait pas besoin de décibels pour que la poésie soit belle. Un micro, planté au milieu de la scène, une guitare et une contrebasse. Et puis ces paroles ciselées comme de la dentelle, qui sourdaient de sous une épaisse moustache pour venir toucher le public au cœur. Tout le monde était invité à la fête, Paul Fort, François Villon, Victor Hugo, l'Auvergnat de la chanson, Fernande, les juges, les gendarmes de Brive-la-Gaillarde et le vieux Léon.

Vingt ans plus tôt, Georges Brassens faisait frémir la bonne société parisienne en chantant «Gare au gorille» chez Patachou, un cabaret

UN JOUR AVEC BRASSENS

Retrouvez Georges Brassens, ses chansons, ses amis, son univers, le 29 octobre, durant toute la journée, sur les ondes d'Option Musique.

En outre, de nombreux livres ont été édités à l'occasion du 20^e anniversaire de sa mort. Ils sont souvent illustrés de photos inédites.

Option Musique, le 29 octobre, sur 90.8 FM et 765 OM.

Bonjour Brassens, par Raymond Prunier, Editions du Félin.

Brassens, auprès de mon arbre, par André Tillieu, Editions Ananke-Lefrancq (Belgique).

Photo Erling Mandelmann

ans après !

de la place Montmartre. Cet énergumène venu de Sète dérangeait. Les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux. Il dérangeait, mais il intriguait aussi. Et puis, il était si bon de s'encanailler entre amis, le samedi soir...

Pendant que les bourgeois parisiens se gavaient d'huîtres et de foie gras, Brassens avalait des coulevres. Il avait trouvé gîte et couvert chez la brave Jeanne, au fond d'une impasse. Il y restera dix ans, le temps de se forger un caractère et d'abhorrer la société des bien-pensants.

Et puis Jacques Canetti, l'impresario qui avait un porte-monnaie à la place du cœur mais un soupçon de génie au fond de l'âme, a découvert ce chanteur à la dégaine et au caractère d'ours mal léché. Il l'a projeté sur le devant de la scène pour le meilleur. Le pire était passé.

Invité chez Brassens

Un jour de mars 1974, j'ai eu la chance d'être invité au domicile de Georges Brassens. C'était une espèce d'îlot de calme planté au cœur du XV^e arrondissement de Paris. Des bruits de vaisselle tintaient dans la cuisine. «Entrez et installez-vous au salon... Je finis de manger et je vous rejoins... Vous pouvez vous servir des pousse-café, il y a des liqueurs sur la table basse!»

Surprise, le décor ne correspondait pas du tout à mon attente. La table était en acier inox et les canapés recouverts de peaux de zèbre. Les murs étaient tendus d'un tissu brun, dans les mêmes tons que l'épaisse moquette. Dans la bibliothèque, les livres de Jean Rostand dominaient, en compagnie de Montherlant, Proust et Voltaire. Georges Brassens m'avait rejoint, pull de coton clair et pantalon de velours côtelé. «Je lis également les bouquins de mes copains, René Fallet et Jean-Pierre Chabrol, mais aussi les poètes classiques. J'ai une prédilec-

tion assez nette pour l'écriture envers. Je pense que c'est une facilité d'écrire des poèmes, pas une servitude. Moi, j'écris pour m'amuser, c'est une petite fête des mots que je me fais. J'écris des chansons pour me faire plaisir et contenter ceux qui veulent bien m'écouter...»

Durant les années difficiles, qu'il n'évoquait d'ailleurs pas volontiers, il avait publié un roman intitulé «La Tour des Miracles». «C'est vieux tout ça, j'avais vingt ans, le public n'a pas suivi. Pourtant, je préfère ce livre à mes chansons. Mais je satisfais le public. Si je vais trouver un ami, à l'hôpital, qui aime les oranges, je ne vais pas lui apporter des ananas...»

Georges Brassens s'était ensuite installé sur le sofa et, tout naturellement, il avait gratté sa guitare en tirant sur sa pipe. «Je compose mes chansons à la guitare, à l'orgue ou, mieux, en fredonnant. Mais je ne suis pas un forcené, je chante quand l'envie me prend. Alors, pour écrire une chanson, je mets du temps. *Le gorille* m'a pris sept mois...»

Un ami loyal et fidèle

On le disait timide, il était seulement un peu secret et très respectueux. Ceux qui l'ont côtoyé ont toujours salué sa loyauté et sa fidélité. Son amitié, il ne la donnait pas facilement, mais c'était pour toujours. Les copains d'abord: plus que le titre d'une chanson, c'était devenu son credo. Et les femmes, lui avais-je demandé, quelle place occupent-elles dans votre existence? «Les femmes qui m'ont approché ont toujours été libres. J'ai même l'impression, dans l'ensemble, d'avoir vécu plus sous la dépendance des femmes que le contraire...»

A l'étage inférieur, le poète avait aménagé une petite salle de musique, donnant sur un jardinet pas plus grand qu'un mouchoir de poche. Il s'était mis à l'orgue et avait entonné



Bonjour Brassens, Editions du Félin

Brassens et ses copains d'abord

«Le Fossoyeur». Les étagères d'une armoire regorgeaient de disques. Les grands classiques, quelques airs d'opéra et du jazz. Beaucoup de jazz. «J'aime beaucoup la musique de Fats Waller. J'ai toujours été conditionné par le rythme, j'en ai besoin. Si je ne mords pas facilement à Beethoven, ce n'est sûrement pas sa faute, mais la mienne.»

Avant de quitter Georges Brassens, je lui avais posé une ultime question: «De tous les biens, lequel est à vos yeux le plus précieux?» Il avait réfléchi quelques secondes, en tirant sur sa pipe éteinte, avant de répondre: «Quelques amours que l'on peut glaner à droite et à gauche. L'amour est un bien précieux. Il faut aimer la vie, ses amis, ses femmes ou sa femme, si l'on n'en a qu'une. Mais de tous ces biens, celui que l'on perd avec le plus de regret, ce doit être la vie...»

Georges Brassens est mort le 29 octobre 1981. Il avait 60 ans. Il est enterré au cimetière marin de Sète, comme il l'avait demandé dans sa chanson.

Jean-Robert Probst